

LOBINAYO LEARNING

L’Histoire du monde et du Congo

De la préhistoire à nos jours

LE MONDE ✦ LE CONGO ✦ LES LIEUX DE L’HISTOIRE Lobinayo

Au sommaire du livre complet

01 Histoire du monde

02 Histoire et géographie de la RDC

03 Géographie du monde

04 Lieux et monuments du monde



Mark Fischer, CC BY-SA 2.0

PARTIE 1

01 Histoire du monde

La grande histoire commune à tous : la Mésopotamie, la Grèce, Rome, la Chine impériale, l'Inde ancienne, la Perse, Byzance, l'âge d'or islamique, le Moyen Âge, les Mongols, les Mayas, les Aztèques et les Incas, la Renaissance, les grandes découvertes, les Lumières, les révolutions, la chute du mur de Berlin. L'Afrique y tient toute sa place, avec l'Égypte ancienne, le Mali, le Grand Zimbabwe, la traite et les indépendances. Et chaque fois, ce que la période a laissé, et ses zones d'ombre.

38 ARTICLES

La traite transatlantique

L'empire du Mali et les manuscrits de Tombouctou

Le Grand Zimbabwe et les royaumes d'Afrique australe

Napoléon Bonaparte : de la Révolution à l'Empire

L'âge d'or islamique : Bagdad et Al-Andalus

Les grandes découvertes et leurs conséquences

L'apartheid et Nelson Mandela

L'Afrique, berceau de l'humanité

L'Égypte ancienne, une civilisation africaine

Le partage de l'Afrique et la conférence de Berlin

Les indépendances africaines

Les langues africaines : plus de deux mille

L'invention de l'écriture

Les grandes routes commerciales : ce qui circulait avant les avions

La révolution industrielle

Les deux guerres mondiales

La guerre froide : un conflit sans bataille directe

LE GRAND DOSSIER

Les enquêteurs du temps : comment l'humanité a appris à connaître son passé

Personne n'a vu Rome naître ni le Grand Zimbabwe s'élever : il ne reste du passé que des traces. Des griots du Mali aux généticiens de l'ADN ancien, des déchiffreurs de hiéroglyphes aux lasers qui voient à travers la forêt, ce dossier raconte comment on sait ce qu'on sait de l'histoire du monde, et comment on s'est trompé.

Les Nations unies : à quoi sert une organisation mondiale
La révolution numérique
La Mésopotamie : Sumer, Babylone et le code d'Hammourabi
La Grèce antique : cités, démocratie et Alexandre le Grand
L'Empire perse : de Cyrus à Darius
et 16 autres articles

Un passé qu'on ne peut pas visiter

Personne n'a vu Hammourabi graver ses lois, ni les bâtisseurs du Grand Zimbabwe poser leurs pierres, ni les premiers *Homo sapiens* marcher dans ce qui est aujourd'hui le Maroc. Le passé, par définition, a disparu. Il n'en reste que des traces : un os, un tesson de poterie, une lettre, un registre de douane, un chant appris par cœur, un fragment d'ADN. L'histoire n'est pas le passé lui-même. C'est ce que l'on parvient à en reconstituer, à partir de ces traces, avec des méthodes qui ont beaucoup changé.

Les articles de cette partie racontent ce que l'on sait : la Mésopotamie, Rome, l'empire du Mali, la traite, les guerres mondiales, la chute du mur de Berlin. Ce dossier pose une autre question, celle qui se cache derrière chacun d'eux : comment le sait-on ? Qui a cherché, avec quels outils, en se trompant comment ? C'est l'histoire de l'histoire, et elle réserve des surprises. On y voit des savants refuser d'admettre l'évidence, des peuples entiers rayés du récit puis réintégrés, et des techniques venues de la physique ou de la biologie bouleverser ce que les historiens croyaient acquis.

Les premiers enquêteurs

Le mot « histoire » vient du grec *historia*, qui signifie « enquête ». C'est le titre que donne Hérodote, au V^e^ siècle avant notre ère, au livre où il veut comprendre pourquoi les Grecs et les Perses se sont fait la guerre. Il voyage, interroge des prêtres égyptiens, rapporte ce qu'on lui dit, et prévient souvent qu'il n'y croit pas lui-même. Une génération plus tard, Thucydide raconte la guerre entre Athènes et Sparte en se méfiant davantage des récits merveilleux : il veut des témoins, et il en a été un.

Ailleurs, d'autres ont eu la même ambition, sans rien savoir des Grecs. En Chine, Sima Qian achève vers le tournant du I^er^ siècle avant notre ère les *Mémoires historiques* (*Shiji*), une histoire du monde chinois depuis ses origines légendaires jusqu'à son époque, en cent trente chapitres. Il y croise annales des souverains, biographies et tableaux chronologiques, une architecture que les historiens officiels chinois imiteront pendant deux mille ans. Il a écrit une partie de l'œuvre après avoir subi la castration, châtiment infligé pour avoir défendu un général tombé en disgrâce : il a préféré cette humiliation à la mort pour pouvoir finir son livre.

Au XIV^e^ siècle, retiré dans une forteresse de l'actuelle Algérie, Ibn Khaldoun, né à Tunis, rédige la *Muqaddima* (l'« Introduction »), achevée en 1377. Il y cherche des lois au mouvement des sociétés : pourquoi des dynasties nées dans le désert, soudées par une forte solidarité de groupe qu'il appelle *'asabiyya*, conquièrent les villes, s'y amollissent et tombent au bout de trois ou quatre générations. Il critique aussi les historiens qui recopient sans vérifier des chiffres d'armées impos-

sibles. Beaucoup voient en lui l'un des fondateurs de la sociologie.

Ces trois noms rappellent une évidence trop souvent oubliée : la réflexion sur le passé n'est née dans aucun pays en particulier. Chaque société a ses manières de se souvenir, et chacune a produit ses enquêteurs.

Ibn Khaldoun, l'homme qui cherchait des lois à l'histoire

Né à Tunis en 1332, Ibn Khaldoun a été diplomate, ministre, juge et prisonnier, au service de souverains rivaux du Maghreb, d'Al-Andalus et d'Égypte. En 1377, retiré dans une forteresse de l'actuelle Algérie, il achève la Muqaddima, l'introduction d'une vaste histoire universelle. Il y reproche aux chroniqueurs de recopier des récits invraisemblables sans les confronter à ce que l'on sait des sociétés. Sa thèse centrale décrit un cycle : un groupe soudé par une forte solidarité, l''asabiyya, conquiert le pouvoir, puis la vie urbaine et le luxe dissolvent cette cohésion en quelques générations, et la dynastie tombe. Redécouvert par les savants européens au XIX^{e} siècle, il est souvent cité comme un précurseur de la sociologie et de l'histoire économique.

La mémoire sans écriture

Car l'écriture n'est pas la seule mémoire. Dans l'empire du Mali, l'histoire de Soundiata Keïta, le fondateur du XIII^{e} siècle, a été transmise pendant des siècles par des griots (en mandingue, *djeli*), des spécialistes de la parole dont la charge est héréditaire. Ils récitent les généalogies, les exploits, les alliances entre familles. Quand l'historien guinéen Djibril Tamsir Niane publie en 1960 *Soundjata ou l'épopée mandingue*, il transcrit le récit du griot Mamadou Kouyaté. Chez les Luba, au centre de l'Afrique, le *lukasa*, planchette couverte de perles, servait de support à la mémoire des « hommes de mémoire ».

Longtemps, les historiens européens ont tenu ces récits pour des légendes sans valeur. Le Belge Jan Vansina a montré le contraire. Dans *De la tradition orale*, publié en 1961 à partir de ses recherches chez les Kuba du Congo, il propose une méthode pour traiter un récit oral comme une source : identifier qui le transmet, à quelle occasion, avec quel intérêt ; comparer les versions ; repérer ce qui a été ajouté pour flatter une dynastie ; croiser avec l'archéologie. La tradition orale, ainsi critiquée, devient un document comme un autre, ni plus ni moins fiable qu'une chronique de cour écrite pour plaire au roi.

> « Peut-être, à l'avenir, y aura-t-il une histoire de l'Afrique à enseigner. Mais pour l'instant il n'y en a pas : il n'y a que l'histoire des Européens en Afrique. Le reste est ténèbres. »

C'est ce que déclare l'historien britannique Hugh Trevor-Roper, professeur à Oxford, dans une conférence diffusée par la BBC et reproduite dans la revue *The Listener* en novembre 1963. La phrase est devenue célèbre comme exemple de ce qu'elle condamne : un préjugé présenté comme un savoir. Elle prolongeait une idée formulée par le philosophe allemand Hegel dans ses cours des années 1820, selon laquelle l'Afrique se tiendrait en dehors du mouvement de l'histoire universelle.

La réponse est venue d'Afrique même. Le Sénégalais Cheikh Anta Diop publie en 1954 *Nations nègres et culture*, où il soutient que l'Égypte ancienne était une civilisation africaine et noire ; ses thèses ont été vivement discutées, certaines sont aujourd'hui largement admises (l'Égypte est africaine par sa géographie et une partie de ses racines culturelles), d'autres restent controversées. Le Burkinabè Joseph Ki-Zerbo publie en 1972 une *Histoire de l'Afrique noire*. Surtout, l'UNESCO lance en 1964 l'*Histoire générale de l'Afrique*, rédigée majoritairement par des historiens africains : huit volumes, parus entre 1980 et 1999, de la préhistoire à l'Afrique contemporaine. C'est l'un des grands chantiers intellectuels du XX^{e} siècle, et une réfutation méthodique de la phrase de Trevor-Roper.

Quand le préjugé fabrique des erreurs

Le cas du Grand Zimbabwe montre ce que coûte un préjugé en histoire. Lorsque des Européens découvrent ces murailles de granit à la fin du XIX^{e} siècle, ils refusent d'admettre que des Africains les aient construites. On les attribue à la reine de Saba, aux Phéniciens, à des Arabes. Le Britannique Theodore Bent fouille le site en 1891 et défend une origine étrangère. En 1905, l'archéologue David Randall-MacIver conclut au contraire que le site est médiéval et africain ; en 1929, Gertrude Caton-Thompson le confirme par une fouille rigoureuse.

Peu importe : en Rhodésie, le régime blanc continuera jusque dans les années 1970 à faire pression sur les chercheurs et les guides pour entretenir le doute. La science avait tranché ; la politique ne voulait pas l'entendre.

L'erreur n'est pas propre à l'Afrique. Les grandes cités mayas ont longtemps été présentées comme des centres cérémoniels presque vides, entourés d'une forêt peu peuplée. On s'est trompé aussi sur leur écriture, que l'on croyait purement astronomique ou religieuse. En 1952, le linguiste soviétique Iouri Knorozov montre qu'elle note des sons autant que des idées ; il faudra des décennies pour que ses collègues occidentaux, méfiants envers un chercheur de l'autre côté du rideau de fer, l'admettent. Aujourd'hui, on lit la plupart des inscriptions mayas, avec leurs noms de rois, leurs dates de naissance et leurs guerres.

Ces épisodes ont une leçon commune. Un historien ne voit que ce qu'il est prêt à voir. La méthode, c'est précisément l'ensemble des règles qui l'obligent à regarder aussi ce qu'il n'attendait pas.

Le Grand Zimbabwe, ou le préjugé contre la preuve

Quand des Européens décrivent les murailles du Grand Zimbabwe à la fin du XIX^e^ siècle, ils les attribuent à la reine de Saba ou aux Phéniciens, tant il leur paraît impensable que des Africains aient bâti une telle ville. En 1905, David Randall-MacIver démontre que le site est médiéval et africain ; en 1929, Gertrude Caton-Thompson le confirme par une fouille méthodique, et la datation au carbone 14 l'établira plus tard sans appel. Pourtant, jusque dans les années 1970, le régime blanc de Rhodésie pousse les guides et les publications officielles à entretenir le doute. Le pays indépendant prendra en 1980 le nom du site, Zimbabwe, et l'oiseau sculpté qu'on y a trouvé figure sur son drapeau.

Lire ce qu'on ne savait plus lire

Une bonne part de l'histoire ancienne a été conquise par le déchiffrement. Pendant quatorze siècles, plus personne ne savait lire les hiéroglyphes égyptiens. La pierre de Rosette, trouvée en 1799, porte le même décret en trois écritures : hiéroglyphes, démotique et grec. Le Français Jean-François Champollion, en comparant les noms de souverains, comprend que les hiéroglyphes combinent des signes qui notent des sons et des signes qui notent des idées. Il expose sa découverte le 27 septembre 1822 dans sa *Lettre à M. Dacier*. D'un coup, trois mille ans de textes deviennent lisibles.

Le cunéiforme de Mésopotamie est déchiffré au milieu du XIX^e^ siècle, grâce notamment à une inscription trilingue gravée sur une falaise à Behistoun, en Iran, sur ordre du roi perse Darius. En 1952, l'architecte britannique Michael Ventris montre que le linéaire B, écriture des palais crétois et mycéniens, note une forme très ancienne de grec. D'autres écritures résistent encore : celle de la vallée de l'Indus, vieille de plus de quatre mille ans, n'a jamais été déchiffrée, et l'on ne sait même pas avec certitude quelle langue elle notait.

Le déchiffrement continue avec des outils neufs. En 79, l'éruption du Vésuve a enseveli à Herculanum une bibliothèque de rouleaux de papyrus, carbonisés au point de tomber en poussière si on les déroule. Des chercheurs les ont scannés aux rayons X, puis ont lancé en 2023 un concours ouvert à tous, le *Vesuvius Challenge*. En août 2023, un étudiant américain, Luke Farritor, repère grâce à un programme d'intelligence artificielle le premier mot lu dans un rouleau fermé depuis deux mille ans : *porphyras*, « pourpre » en grec. En février 2024, une équipe de trois étudiants reçoit le grand prix pour avoir rendu lisibles plus de 2 000 caractères, un texte de philosophie sur le plaisir.

Les horloges de la nature

Jusqu'au milieu du XX^e^ siècle, dater un objet sans inscription relevait souvent de la conjecture. Trois révolutions techniques ont changé cela.

La première vient des arbres. Au début du XX^e^ siècle, l'astronome américain Andrew Ellicott Douglass remarque que la largeur des cernes de croissance varie selon le climat de chaque année. En alignant les séquences de cernes de bois de plus en plus anciens, on construit des calendriers continus sur des millénaires : c'est la dendrochronologie. En 2021, une équipe a ainsi daté, à l'année près, une présence viking à L'Anse aux Meadows, à Terre-Neuve, au Canada : du bois y a été coupé en 1021, soit près de cinq siècles avant le premier voyage de Christophe Colomb. Le repère était fourni par une tempête solaire de l'an 993, dont la trace se lit dans les cernes du monde entier.

La deuxième vient de la physique nucléaire. Vers 1949, le chimiste américain Willard Libby met au point la datation par le carbone 14. Tout être vivant absorbe du carbone, dont une petite part est radioactive ; à sa mort, cette part diminue à un rythme connu, de moitié environ tous les 5 730 ans. Mesurer ce qu'il en reste dans un os, un charbon de bois ou une graine donne son âge, jusqu'à environ cinquante mille ans. Libby reçoit le prix Nobel de chimie en 1960. Grâce à cette méthode, on a pu dater le Grand Zimbabwe, les premiers villages d'agriculteurs, les débuts du travail du fer en Afrique, sans dépendre des récits.

D'autres méthodes fondées sur la radioactivité vont beaucoup plus loin dans le temps. Ce sont elles qui ont permis, en 2017, de dater d'environ 300 000 ans des fossiles d'*Homo sapiens* trouvés à Djebel Irhoud, au Maroc, repoussant de cent mille ans l'âge connu de notre espèce. Plus près de nous, l'os d'Ishango, découvert en 1950 au bord du lac Édouard, dans l'actuelle RD Congo, et vieux d'environ 20 000 ans, porte des séries d'encoches qui intriguent encore les spécialistes : simple outil de comptage, calendrier lunaire ou davantage, le débat n'est pas tranché.

La troisième révolution est la plus récente : l'ADN ancien. Le généticien suédois Svante Pääbo a mis au point des techniques pour lire l'ADN de fossiles vieux de dizaines de milliers d'années, malgré sa dégradation et la contamination par l'ADN des chercheurs eux-mêmes. En 2010, son équipe publie le génome de l'homme de Néandertal et montre que les humains d'ascendance européenne ou asiatique en portent environ 1 à 4 % : nos ancêtres sortis d'Afrique se sont mêlés à eux. La même année, l'analyse d'un minuscule os de doigt trouvé dans une grotte de Sibérie révèle une humanité inconnue, les Dénisoviens. Pääbo reçoit le prix Nobel de médecine en 2022. L'ADN ancien permet désormais de suivre des migrations que rien d'autre n'enregistre, comme l'expansion des populations de langue bantoue à travers l'Afrique centrale, orientale et australe au cours des trois derniers millénaires.

Une base de données contre l'oubli

Combien d'Africains la traite transatlantique a-t-elle déportés ? Pendant longtemps, les chiffres avancés allaient du simple au triple. Depuis les années 1990, des chercheurs de plusieurs continents ont rassemblé les registres de plus de 36 000 voyages de navires négriers, retrouvés dans les archives des ports et des compagnies. La base Slave Voyages, consultable librement, estime à environ 12,5 millions le nombre de captifs embarqués et à environ 10,7 millions ceux qui ont débarqué vivants. On peut y suivre un navire, de son port de départ en Europe ou au Brésil jusqu'à la côte africaine puis aux Amériques. Une base sœur rassemble des noms de captifs, notés lors de la libération de navires saisis au XIX^{e} siècle.

Voir à travers la forêt

Une autre technique a renouvelé l'archéologie : le lidar, un laser embarqué dans un avion qui envoie des centaines de milliers d'impulsions par seconde. Une partie traverse le feuillage et rebondit sur le sol ; en ne gardant que ces échos, un ordinateur dessine le relief comme si la forêt avait disparu. En 2018, un relevé de plus de 2 000 kilomètres carrés dans la forêt du Petén, au Guatemala, a révélé plus de 60 000 structures mayas inconnues : maisons, terrasses agricoles, chaussées surélevées, fortifications. Le tableau d'une forêt presque vide entourant quelques temples s'est effondré. Des relevés semblables ont transformé ce que l'on sait d'Angkor, au Cambodge, et de villes amazoniennes que l'on croyait impossibles dans un tel milieu.

Ces outils ne remplacent pas l'historien. Un scan montre des murs ; il ne dit ni qui y vivait, ni ce qu'on y croyait. Mais ils déplacent la frontière entre ce qu'on peut savoir et ce qu'on devait deviner.

Compter les victimes, compter les vivants

L'histoire ne se contente plus de raconter : elle mesure. Cela a changé notre compréhension de la traite transatlantique. Pendant longtemps, on avançait des chiffres très variables, parfois lancés sans fondement. En 1969, l'historien américain Philip Curtin publie un premier recensement méthodique à partir des archives. Puis des chercheurs de plusieurs pays rassemblent, voyage après voyage, les registres de navires négriers conservés

à Lisbonne, Séville, Nantes, Liverpool, Rio de Janeiro. Le résultat, la base de données *Slave Voyages*, documente plus de 36 000 traversées. Elle permet d'estimer à environ 12,5 millions le nombre d'Africains embarqués de force entre le XVI^e^ et le XIX^e^ siècle, et à environ 10,7 millions ceux qui ont survécu à la traversée. On sait d'où partaient les navires, où ils arrivaient, combien de captifs mouraient en route.

Un chiffre n'est pas une froideur. C'est ce qui permet de répondre à ceux qui minimisent, et de rendre aux victimes une existence que les négriers ne leur reconnaissaient pas. Les chercheurs y ajoutent désormais des noms, retrouvés dans les registres des tribunaux qui jugeaient les navires saisis au XIX^e^ siècle.

Cette histoire quantitative a ses limites, et les historiens les discutent. Elle dépend de ce qu'ont noté les administrations. Pour les traites à travers le Sahara ou l'océan Indien, beaucoup moins documentées, les estimations restent bien plus incertaines. Et pour les périodes où personne ne recensait la population, comme le bassin du Congo à la fin du XIX^e^ siècle, compter les morts relève de la reconstruction démographique, avec des fourchettes larges et des débats vifs.

Lire un livre sans l'ouvrir

En 79 de notre ère, l'éruption du Vésuve carbonise la bibliothèque d'une villa d'Herculanum. Les rouleaux de papyrus, devenus des blocs de charbon, se brisent si on tente de les dérouler. Des chercheurs de l'université du Kentucky les ont scannés aux rayons X, puis ont ouvert en 2023 un concours mondial, le Vesuvius Challenge. En août 2023, l'étudiant Luke Farritor, aidé d'un programme d'intelligence artificielle, lit le premier mot d'un rouleau fermé : porphyras, « pourpre ». En février 2024, une équipe de trois étudiants, Youssef Nader, Luke Farritor et Julian Schilliger, remporte le grand prix de 700 000 dollars pour avoir rendu lisibles plus de 2 000 caractères d'un traité grec sur le plaisir.

Les archives cachées

Les archives ne sont jamais complètes, et ce qui manque n'y manque pas toujours par hasard. Avant de partir, plusieurs administrations coloniales ont détruit ou emporté des documents gênants. En 2011, au cours d'un procès intenté à Londres par des Kényans qui avaient été détenus et torturés pendant la répression de la révolte des Mau Mau, dans les années 1950, le gouvernement britannique a dû reconnaître l'existence d'un fonds d'archives coloniales jusque-là tenu secret, rapatrié de plusieurs dizaines de territoires au moment des indépendances. Ces documents ont confirmé une partie des témoignages. En 2013, le Royaume-Uni a accepté d'indemniser plus de 5 000 anciens détenus.

La conservation est aussi une affaire de courage. En 2012, quand des groupes armés s'emparent de Tombouctou, au Mali, le bibliothécaire Abdel Kader Haidara organise en secret l'évacuation de centaines de milliers de manuscrits vers Bamako, cachés dans des malles et des sacs de riz. En fuyant la ville en janvier 2013, les occupants mettent le feu à l'institut Ahmed Baba : selon l'UNESCO, quelque 4 200 manuscrits y ont été brûlés ou volés. L'essentiel avait été sauvé.

Les objets enfin voyagent avec leur histoire. Des musées européens conservent des dizaines de milliers d'objets africains, dont beaucoup ont été pris lors de conquêtes militaires, comme les bronzes du royaume de Bénin, pillés par une expédition britannique en 1897. Les restitutions ont commencé : la France a rendu au Bénin vingt-six trésors royaux d'Abomey en 2021, l'Allemagne a transféré au Nigeria la propriété de ses bronzes de Bénin en 2022. Ce débat n'oppose pas seulement des pays ; il pose une question d'historien : un objet raconte-t-il mieux son passé dans une vitrine lointaine ou au milieu de ceux qui en sont les héritiers ?

Penser à l'échelle du monde

Pendant longtemps, l'histoire s'est écrite nation par nation, et chaque nation se plaçait au centre. Au XIX^e^ siècle, l'Allemand Leopold von Ranke veut une histoire fondée sur l'examen critique des archives, qui montre « comment les choses se sont réellement passées ». C'est un progrès de méthode immense, mais ces archives sont surtout celles des États, de leurs diplomates et de leurs guerres.

En 1929, les Français Marc Bloch et Lucien Febvre fondent la revue des *Annales* et réclament une histoire des paysans, des prix, des climats, des mentalités, pas seulement des rois. En 1949, Fernand Braudel publie *La Méditerranée et le monde*

méditerranéen à l'époque de Philippe II, où la mer elle-même, ses routes et ses saisons, devient le personnage principal. Marc Bloch, lui, n'a pas vu la fin de la guerre : résistant, il a été fusillé par les nazis en juin 1944, laissant inachevé un petit livre sur le métier d'historien.

Depuis les années 1990, l'histoire globale cherche les liens plutôt que les frontières. L'historien américain Alfred Crosby avait décrit dès 1972 l'« échange colombien » : après 1492, le maïs, la pomme de terre et le manioc gagnent l'Afrique, l'Europe et l'Asie, tandis que le blé, le cheval et la variole traversent l'Atlantique dans l'autre sens. Le manioc, plante américaine, est ainsi devenu l'aliment de base de millions d'Africains. En 2000, l'Américain Kenneth Pomeranz publie *La Grande Divergence*, qui pose une question décisive : pourquoi la révolution industrielle a-t-elle commencé en Angleterre plutôt que dans le delta du Yangzi, en Chine, qui lui ressemblait beaucoup vers 1750 ? Sa réponse met en avant deux atouts : du charbon facile d'accès et les ressources des colonies américaines, cultivées par des esclaves. D'autres historiens insistent plutôt sur les institutions, les salaires élevés ou la culture scientifique. Le débat est toujours ouvert, et il compte : il porte sur l'origine des inégalités entre les régions du monde.

Ce que l'histoire n'est pas

Le passé est un terrain que les pouvoirs aiment occuper. Des manuels scolaires ont été écrits pour glorifier une dynastie, justifier une conquête, effacer un massacre. Des régimes ont fait disparaître des personnages des photographies officielles. Le mot « révisionnisme » désigne deux choses très différentes, et il faut les distinguer. La révision est le travail normal de l'historien : de nouvelles sources, de nouvelles méthodes obligent à corriger ce que l'on croyait savoir, comme pour le Grand Zimbabwe ou les cités mayas. Le négationnisme, lui, consiste à nier un fait établi, par exemple l'extermination des Juifs d'Europe ou le génocide des Tutsi au Rwanda, contre toutes les preuves. Le premier obéit aux sources ; le second les écarte quand elles le gênent.

L'histoire n'est pas non plus la mémoire. La mémoire est ce qu'un groupe retient de son passé, avec ses fiertés, ses blessures, ses oublis volontaires ; elle est vivante, affective, et légitime. L'histoire est une enquête qui peut confirmer cette mémoire, la nuancer ou la contredire. Les deux se nourrissent, et se heurtent parfois, quand il s'agit de la colonisation, de l'esclavage ou des guerres civiles.

Ce que cela change pour un lecteur

Savoir comment l'histoire se fabrique change la manière de la lire. Devant une date, un chiffre ou une affirmation sur le passé, trois questions suffisent souvent. D'où vient l'information ? Une source contemporaine des faits, un témoignage tardif, une reconstruction statistique ? Qui l'a produite, et dans quel intérêt ? Une chronique royale, un rapport colonial, un récit de griot au service d'une famille ? Est-elle recoupée ? Une seule source, ou plusieurs indépendantes qui convergent ?

Ces questions ne servent pas qu'aux historiens. Ce sont celles qu'il faut poser à une rumeur, à une vidéo qui circule ou à un discours politique qui invoque le passé. L'histoire, de ce point de vue, est une école de la preuve. Elle apprend qu'on peut savoir beaucoup, avec certitude, sur des événements que personne de vivant n'a vus, et qu'on doit dire avec la même honnêteté ce que l'on ignore encore.

Il reste d'immenses zones d'ombre : l'écriture de l'Indus, les débuts de l'agriculture en Afrique, la vie quotidienne de ceux qui n'ont laissé ni écrit ni tombe. Chaque génération de chercheurs en éclaire une partie. Quelqu'un, peut-être parmi les lecteurs de ce livre, lira un jour ce que personne n'a encore su lire.

La traite transatlantique

Pendant près de quatre siècles, des millions d'Africains ont été déportés vers les Amériques. C'est l'une des plus grandes déportations forcées de l'histoire, et elle a façonné le monde actuel.



La maison des esclaves de l'île de Gorée (Sénégal), devenue un musée et un lieu de mémoire de la traite.
Fawaz.tairou, CC BY 4.0

Plus de douze millions de déportés

Entre le XVI^{e} et le XIX^{e} siècle, des Européens organisent le transport forcé d'Africains vers les Amériques pour y travailler dans les plantations de canne à sucre, de coton, de café et dans les mines.

Les estimations les plus citées évoquent plus de douze millions de personnes embarquées, dont une part importante meurt pendant la traversée. Ces chiffres proviennent de bases de données construites à partir des registres de navires, et sont régulièrement affinés par les historiens.

Le commerce triangulaire

Le schéma classique comporte trois trajets :

1. De l'Europe vers l'Afrique : armes, alcool, tissus, objets manufacturés.
2. De l'Afrique vers les Amériques : les personnes déportées. C'est le **passage du milieu**, effectué dans des conditions qui tuaient une partie des captifs.
3. Des Amériques vers l'Europe : sucre, coton, café, tabac.

Une responsabilité partagée, mais pas égale

Des royaumes africains ont participé à la capture et à la vente de captifs, souvent issus de guerres ou de razzias. C'est un fait documenté.

Mais c'est la demande européenne et américaine qui a créé le système, en a fixé l'échelle et en a organisé le transport et le marché. Et les armes échangées contre des captifs ont alimenté les guerres qui en fournissaient d'autres, un mécanisme qui s'auto-entretenait.

Des souverains africains ont aussi protesté et tenté d'arrêter le commerce, comme le roi Afonso I^{er} du Kongo.

Diasporas, saignée démographique et racisme

- Des **diasporas africaines** au Brésil, aux Caraïbes, aux États-Unis, qui ont donné des cultures, des musiques et des langues nouvelles.
- Une **dépopulation** et une déstabilisation politique durables de certaines régions africaines.
- Le **racisme** comme système de justification : il a fallu construire l'idée d'une infériorité africaine pour légitimer l'esclavage de personnes qu'on savait humaines.

L'abolition

Elle est progressive : interdiction de la traite puis abolition de l'esclavage, à des dates différentes selon les pays, au cours du XIX^{e} siècle.

Elle ne vient pas seulement de la générosité des abolitionnistes européens : les révoltes d'esclaves y ont joué un rôle majeur. La révolution de Saint-Domingue, qui donne naissance à Haïti en 1804, est généralement présentée comme la seule révolte d'esclaves de l'histoire ayant abouti à la création d'un État indépendant.

Les traites sahariennes et orientales

La traite transatlantique n'est pas la seule. Une traite vers le monde arabo-musulman, à travers le Sahara et l'océan Indien, s'est étalée sur une période beaucoup plus longue. Elle est moins documentée et moins enseignée, mais les historiens la travaillent.

Le saviez-vous ?

- Haïti est généralement présenté comme le seul État né d'une révolte d'esclaves victorieuse.
- La base de données Slave Voyages recense, navire par navire, plus de 35 000 expéditions de traite transatlantique.
- Le roi Afonso I[er] du Kongo a écrit au roi du Portugal pour demander l'arrêt de la traite : ses lettres sont conservées.

SOURCES UNESCO ; Encyclopédie Larousse ; Wikipédia en français (à recouper).

L'empire du Mali et les manuscrits de Tombouctou

Au XIV[e] siècle, l'empire du Mali contrôlait une grande partie de l'or du monde connu. Sa ville de Tombouctou abritait des bibliothèques de centaines de milliers de manuscrits.



La mosquée de Sankoré, à Tombouctou (Mali), l'un des grands lieux d'étude de la ville depuis le XV[e] siècle.
Dr. Ondřej Havelka (cestovatel), CC BY-SA 4.0

Un empire bâti sur l'or et le sel

L'empire du Mali s'étend du XIII[e] au XV[e] siècle sur une vaste région d'Afrique de l'Ouest. Sa richesse vient du commerce transsaharien : l'or du sud remonte vers le nord, le sel du Sahara descend vers le sud.

Le sel n'est pas un détail : sans lui, on ne conserve pas les aliments et le corps humain en manque. Dans certaines régions, il s'échangeait poids pour poids contre de l'or.

Mansa Moussa

Le plus célèbre empereur, Mansa Moussa, accomplit en 1324 un pèlerinage à La Mecque avec une caravane immense.

Le chroniqueur al-Umari, qui écrit une douzaine d'années plus tard, rapporte qu'il distribua tant d'or au Caire que le métal y perdit de sa valeur, et qu'il ne l'avait pas encore retrouvée. D'autres auteurs mamelouks mentionnent cette baisse ; certains historiens d'aujourd'hui, d'après les cours relevés, la jugent réelle mais moins durable.

Son passage frappa tellement les esprits qu'on le représenta, une pépite d'or à la main, sur des cartes européennes du XIVe siècle, dont le célèbre Atlas catalan de 1375, bien avant que des Européens n'atteignent la région.

Tombouctou, ville de savoir

Tombouctou n'était pas seulement un comptoir commercial. C'était un centre intellectuel : universités, mosquées, copistes, et surtout des bibliothèques privées transmises de génération en génération.

On y étudiait le droit, la théologie, l'astronomie, les mathématiques et la médecine. Des centaines de milliers de manuscrits, écrits en arabe et dans des langues africaines transcrites en caractères arabes, y ont été conservés.

Le sauvetage des manuscrits

En 2012, lors de l'occupation du nord du Mali par des groupes armés, des habitants de Tombouctou ont organisé l'évacuation clandestine d'environ 350 000 manuscrits, issus d'une quarantaine de bibliothèques, transportés par pirogue et par camion vers Bamako. L'opération, coordonnée par le bibliothécaire Abdel Kader Haïdara, a duré plusieurs mois, jusqu'au début de 2013.

C'est l'un des grands sauvetages de patrimoine du début du XXIe siècle, mené par des bibliothécaires et des familles, pas par des États.

La preuve d'une Afrique savante

Ces manuscrits démentent une idée longtemps enseignée : celle d'une Afrique sans écriture et sans savoir écrit. L'écrit existait, il était nombreux, et il traitait de sciences.

Le saviez-vous ?

- Mansa Moussa est souvent présenté comme l'un des hommes les plus riches de toute l'histoire, toutes époques confondues.
- En 2012, des habitants de Tombouctou ont évacué clandestinement quelque 350 000 manuscrits pour les sauver de la destruction.
- Certains manuscrits de Tombouctou traitent d'astronomie et décrivent des observations de phénomènes célestes.

SOURCES UNESCO ; Encyclopédie Larousse ; National Geographic.

Le Grand Zimbabwe et les royaumes d'Afrique australe

Des murailles de pierre hautes de onze mètres, construites sans mortier, il y a huit siècles. Pendant des décennies, des Européens ont refusé d'admettre que des Africains les avaient bâties.



La Grande Enceinte du Grand Zimbabwe, vue de la colline : un mur de pierres sèches long de 250 mètres et haut de 11 mètres, bâti entre le XIIIe et le XVe siècle.
Janice Bell, CC BY-SA 4.0

Un site monumental



L'entrée ouest de la Grande Enceinte : des milliers de blocs de granite ajustés sans aucun mortier.
Andrew Moore from Johannesburg, South Africa, CC BY-SA 2.0

Le Grand Zimbabwe est un ensemble de constructions en pierre sèche, des blocs ajustés sans ciment ni mortier, édifié entre le XIe et le XVe siècle dans l'actuel Zimbabwe.

Certains murs atteignent onze mètres de haut et cinq mètres d'épaisseur. Le site pouvait abriter plusieurs milliers d'habitants.

Le mot *zimbabwe* vient d'une expression shona signifiant « maisons de pierre ». Le pays a pris ce nom à son indépendance, en 1980.

Un comptoir de l'océan Indien

Les fouilles ont livré de la céramique chinoise, du verre persan et des perles venues d'Inde. Cela prouve que le Grand Zimbabwe était relié au commerce de l'océan Indien, par les ports de la côte swahilie.

Il exportait de l'or et de l'ivoire, et importait des produits de luxe. Ce n'était pas un site isolé mais un nœud dans un réseau à l'échelle d'un océan.

Le déni colonial

Quand des Européens découvrent le site au XIX^{e} siècle, beaucoup refusent d'admettre qu'il ait pu être construit par des Africains. Des théories fantaisistes l'attribuent aux Phéniciens, à la reine de Saba, à des visiteurs venus du Proche-Orient.

Ce refus n'était pas une erreur scientifique : c'était une nécessité idéologique. Reconnaître une civilisation bâtisseuse africaine aurait contredit la justification même de la colonisation.

Des archéologues ont établi dès les années 1900, puis de façon définitive au cours du XX^{e} siècle, l'origine africaine du site. Certains ont vu leurs travaux censurés par le régime de Rhodésie, qui tenait à la version étrangère.

Quand l'idéologie lit les pierres

L'épisode montre comment une idéologie peut déformer une lecture scientifique, et comment les faits matériels, céramiques datées, fouilles stratigraphiques, finissent par l'emporter.

Les autres royaumes de la région

Le Grand Zimbabwe n'est pas isolé : le royaume de Mapungubwe, plus ancien, et celui du Monomotapa, qui lui succède, appartiennent au même ensemble politique et commercial d'Afrique australe.

Le saviez-vous ?

- Les murs du Grand Zimbabwe sont montés sans aucun mortier : les pierres sont taillées pour s'emboîter par leur seul poids.
- Le Zimbabwe moderne a pris son nom de ce site, et l'oiseau sculpté qu'on y a trouvé figure sur son drapeau.
- Sous la Rhodésie coloniale, il était officiellement déconseillé aux guides du site d'en attribuer la construction à des Africains.

SOURCES UNESCO ; National Geographic ; Encyclopédie Larousse.

Napoléon Bonaparte : de la Révolution à l'Empire

Général de génie devenu empereur des Français, Napoléon Bonaparte a dominé l'Europe pendant quinze ans. Il a laissé des institutions qui existent encore, comme le Code civil, mais aussi des guerres qui ont fait des millions de morts, et il a rétabli l'esclavage dans les colonies françaises.



Napoléon dans son bureau des Tuileries, peint par Jacques-Louis David en 1812 (National Gallery of Art, Washington).
Jacques-Louis David, domaine public

D'Ajaccio à Sainte-Hélène

Napoléon Bonaparte naît le 15 août 1769 à Ajaccio, en Corse, une île que la république de Gênes vient de céder à la France, en 1768. Il meurt le 5 mai 1821 sur l'île de Sainte-Hélène, au milieu de l'Atlantique sud, où les Britanniques l'ont exilé.

✦

Fin de l’extrait

Le livre complet compte 4 parties et 101 articles. Il est disponible dans la bibliothèque Lobinayo.

www.lobinayo.com · learning.lobinayo.com